

La petite entreprise Françoise Sagan & Cie



DENIS WESTHOFF a dédié son livre à ses enfants, William et Joyce : « Elle ressemble beaucoup à sa grand-mère. » © H. BAMBERGER.

Pour la première fois, Denis Westhoff, le fils unique de l'auteur de « Bonjour tristesse », prend la plume. Il raconte sa mère, avec pudeur et émotion, avant et après sa naissance.



biographie
Sagan et fils **
DENIS WESTHOFF
Stock
253 p., 19 euros



biographie
Sagan, un chagrin immobile *
PASCAL LOUVRIER
Hugo & Cie
223 p., 17,95 euros

Assez curieusement, les livres de Françoise Sagan (une trentaine de romans et une dizaine de pièces de théâtre) sont davantage disponibles aujourd'hui que lors de son décès, le 24 septembre 2004. C'est son fils unique, Denis Westhoff, 50 ans dans quelques jours, qu'il faut remercier. « Les rééditions ont été entamées pour régler les problèmes de justice, nous dit-il, de passage à Bruxelles, pour débloquent les situations éditoriales, fiscales et financières. Il n'y avait que les livres qui pouvaient renflouer les comptes. »

Le trou était grand : un million d'euros de dette fiscale ! Et les bouquins édités par Julliard pour la plupart épuisés... « J'ai fait d'une pierre deux coups, sourit-il aujourd'hui que le plan a réussi, faire redécouvrir une romancière et renflouer le passif. »

Aujourd'hui que les titres sont

à nouveau disponibles, il signe une biographie tendre et pudique, *Sagan et fils*. « Un titre qui évoque la continuité, comme une petite entreprise. » Ce livre, son premier, Denis Westhoff ne pensait pas l'écrire au moment où il a contacté Jean-Marc Roberts, le patron de Stock, pour les rééditions, « mais diverses personnes m'ont ensuite incité à l'écrire, disant que j'avais eu une mère extraordinaire ». Le contrat signé, il a bien dû commencer : « J'ai signé un contrat pour un livre de 300 pages alors qu'à l'école j'écrivais des textes de trois ou quatre pages au plus. Je suis bon pour le sprint, pas pour le marathon... »

Sagan et fils est une belle évocation, chronologique, de la romancière, de la femme et de la mère. « Après une mise en route difficile,

un chagrin immobile, de Pascal Louvrier, biographie plus formelle, cherchant sans cesse à établir des parallèles entre les livres et la vie de la romancière. Cela paraît parfois simpliste, parfois un peu forcé mais il avance des noms que Denis Westhoff ne cite pas. Celui de François-Marie Banier par exemple. « Celui-là, je me le réserve pour le prochain volume, répond le jeune auteur. Aujourd'hui, je suis arrivé au but mais il y a encore des choses que je n'ai pas racontées. Il y a aussi des tas de choses que ma mère ne m'a pas dites et c'est normal. La vie privée, la liberté, c'est essentiel. »

Si Louvrier estime *Toxique* l'œuvre clé de Sagan, Westhoff opte pour *Des bleus à l'âme* : « Il ne faut pas essayer de tout expliquer. Pour moi, il y a beaucoup de hasards dans sa vie. »

Sagan et fils reprend la vision d'un fils et des témoignages, comme un grand puzzle. « Je me suis documenté sur certaines époques de sa vie avant moi. » La « corrida » et ce médicament nouveau en 1957, qui l'a rendue dépendante aux opiacés : « Son accident l'a rendue dépendante de la drogue, cela a été le grand tournant de sa vie. Ma mère aimait l'alcool mais elle militait contre la drogue. Si des jeunes la découvrent grâce à mon livre, tant mieux, mais je ne l'ai pas fait pour cela. Je l'ai fait pour moi, pour mes enfants, pour ses amis. »

me un grand puzzle. « Je me suis documenté sur certaines époques de sa vie avant moi. » La « corrida » et ce médicament nouveau en 1957, qui l'a rendue dépendante aux opiacés : « Son accident l'a rendue dépendante de la drogue, cela a été le grand tournant de sa vie. Ma mère aimait l'alcool mais elle militait contre la drogue. Si des jeunes la découvrent grâce à mon livre, tant mieux, mais je ne l'ai pas fait pour cela. Je l'ai fait pour moi, pour mes enfants, pour ses amis. »

« J'ai laissé couler ma mémoire. Mes souvenirs sont venus de façon naturelle. Comme quand on saute dans une piscine, on hésite avant et puis, quand on y est, on est très à l'aise » Denis Westhoff

le, je me suis enfermé dans une maison à la campagne avec mon chien et j'ai écrit. J'ai laissé couler ma mémoire. Mes souvenirs sont venus de façon naturelle. Comme quand on saute dans une piscine, on hésite avant et puis, quand on y est, on est très à l'aise. » Denis Westhoff n'exerce plus son métier de photographe. « Depuis 2005, avec la succession de ma mère, j'ai dû frapper à beaucoup de portes, cela a été un travail de longue haleine. »

Par ailleurs sort aussi *Sagan,*

MON LIVRE DE L'ÉTÉ



Bérengère Deprez
biographe

« Mon coup de cœur pour cet été ? La fée Amphète. C'est un vrai régal de lecture : une succession de tranches d'humanité emballées dans un style décalé, alerte, savoureux, mordant, parfois même grinçant. La nouvelle qui donne son titre au recueil, par exemple, nous fait suivre une petite fille qui sème son ivrogne de père au milieu d'une fête foraine et finit par échouer sur une piste d'auto-tamponeuses où elle rencontre un jeune homme complètement allumé. On craint le pire mais... c'est toute la force de l'auteur de ne jamais lâcher son lecteur. Chaud ! »

© D.R.

M. C. (ST.)



nouvelles
La fée Amphète
ARNAUD MODAT
Quadrature
116 p., 15 euros

bref

document
Ils ne sont pour rien dans mes larmes **

OLIVIA ROSENTHAL
C'est à l'adolescence qu'un film peut changer la vie. Pas seulement, mais souvent, s'il faut en croire les récits d'Olivia Rosenthal, liés autant aux œuvres cinématographiques qu'à l'âge où elles ont été vues. Reçues, plutôt, comme des portes ouvertes sur d'autres mondes, comme des moyens de changer, quatorze fois, ce qu'on croyait établi depuis les générations précédentes. L'art de célébrer les noces de la fiction et de l'image. (P. My.)
Verticales, 126 p., 11,50 euros.

témoignage

Ma grand-mère cannibale **
FRANCE BEQUETTE
Récit prenant ce celui de cette Franco-Américaine qui nous entraîne en 1846, lors de la ruée vers l'Ouest. Des milliers de chariots quittent alors l'Illinois pour la Californie. Dont la famille de son arrière-grand-mère (abrégée en grand-mère pour la facilité de compréhension du titre). Une terrible odyssee de onze mois dont ne sortiront des survivants que parce qu'ils ont osé briser le tabou du cannibalisme ! (L. C.)
Prisma, 196 p. (4 de photos), 16,50 €.

Douglas Kennedy sur les places financières



document
Combien ? **
DOUGLAS KENNEDY
traduit de l'américain par Bernard Cohen
Belfond
312 p., 21 euros

Avant de devenir le romancier à succès que l'on sait, Douglas Kennedy avait aiguisé son écriture sur des sujets de journaliste. Trois fois pour un reportage étendu aux dimensions d'un livre. L'Égypte (*Au-delà des pyramides*) et les fondamentalistes chrétiens du Sud des États-Unis (*Au pays de Dieu*) correspondaient à des lieux clairement circonscrits. C'est plus compliqué pour l'argent. Même au début des années 1990 – car les trois premiers livres de Douglas Kennedy ont attendu longtemps avant d'être traduits –, les flux financiers traversaient déjà les frontières avec une grande facilité. Tout en suscitant, d'une région du monde à une autre, des perceptions très diverses. Voici donc l'écrivain en route

pour un long voyage aux étapes parfois surprenantes. Les États-Unis, bien sûr, mais aussi Casablanca, Sidney, Singapour, Budapest ou Londres. Le but ? Aller là où les choses se passent, et comprendre comment elles se passent. Douglas Kennedy n'est pas un économiste. Il utilise donc les outils dont il dispose : l'observation, bien sûr, et davantage encore la conversation. Comme dans ses deux autres reportages, celui-ci est une galerie de personnages derrière lesquels on pressent le potentiel du romancier à venir.

Un raconteur d'histoires

Suivons-le à la Bourse de Casablanca. La salle dégage un parfum années 1940 et il n'y a personne. Quand il finit par trouver quelqu'un, il apprend que les séances durent une demi-heure. Il revient pour constater que les échanges concernent une trentaine de valeurs toutes contrôlées par l'État. « Nous ne sommes pas à Wall Street, mon ami ! », lui dit-on. En effet, il n'y a pas de comparaison entre la corbeille américaine et son équivalent marocain. Finalement, c'est plutôt dans le

souk que l'écrivain retrouve quelque chose d'une Bourse à l'occidentale, malgré tout ce qui appartient à l'exotisme de l'endroit. Vient alors sous sa plume un parallèle dont l'audace doit probablement beaucoup à sa méconnaissance des mécanismes financiers, mais qui n'en est pas moins éclairant : « Finalement, qu'est-ce qu'une place boursière, sinon un souk dont les marchandises sont virtuelles et où des intermédiaires se chargent de marchandage pour les deux parties ? »

Dans ce livre-ci comme dans les deux précédents, Douglas Kennedy séduit parce qu'il raconte des histoires sur un ton familier, malgré la complexité du sujet dont il s'empare. Une vingtaine d'années plus tard, le monde de la finance a probablement changé. On s'en moque : une telle photographie planétaire garde tout son intérêt. Si, aujourd'hui, l'écrivain américain avait poursuivi sur cette voie au lieu de passer à la fiction, il se serait penché sur les questions de mondialisation à travers le coton, l'eau ou le papier. Et il s'appellerait Erik Orsenna.

PIERRE MAURY

Lettrée Jacqueline de Romilly



essai
Ce que je crois **
JACQUELINE DE ROMILLY
de Fallois
155 p., 16 euros

Il suffisait d'écouter Jacqueline de Romilly (1913-2010) quelques minutes pour être convaincu de l'utilité, du caractère indispensable même, du grec ancien auquel l'enthousiaste académicienne a voué toute son existence. Elle avait un tel don de transmission qu'elle entraînait son public à sa suite dans ces terres souvent inconnues de lui. C'est dans la Grèce antique que cette femme d'exception a toujours trouvé ses raisons de vivre à son/notre époque. Une démarche que confirme encore son second livre posthume, *Ce que je crois* (après *Jeanne en mars*).

Cet essai fougueux a été écrit au début des années 1970, quelques années après les événements de Mai 68 qui ont bouleversé la société française et celles des pays voisins, semant le doute dans les esprits. Le livre, en qua-

tre chapitres, était resté inédit. Lumineux, cet appel au sursaut pourrait bien servir à la crise que nous connaissons aujourd'hui. Il plaide pour que chacun agisse pour lui et pour le collectif.

Jacqueline de Romilly y évoque successivement la lumière qui provoque l'émerveillement des Grecs, la solidarité entre citoyens qui assure le bonheur, la littérature, ce mot tellement galvaudé, qui permet joies et bienfaits, et le lien indispensable de transmission entre hier et demain pour vivre dans son temps. Quelques anciens Grecs célèbres sont convoqués, Platon, Thucydide, Socrate, Périclès...

Qu'il est doux aussi de lire ceci, sous sa plume : « S'il est une chose au monde en laquelle je crois, et sans réserve, c'est sans nul doute la littérature. » Elle n'a jamais caché son intérêt pour le langage et ses sortilèges. Pour elle, la littérature « enrichit la vie de tant d'harmoniques, l'élargit, la transpose... fait éclater les limites imposées à l'homme... fait vivre le réel et l'irréel, les espoirs, les craintes et tous les mondes imaginaires ». Des pensées qui n'ont pas pris une ride, quarante ans après avoir été écrites. LUCIE CAUWE